

Vies secrètes pas si secrètes de nos écrivains du Moyen Âge à nos jours

La vie mouvementée de François Villon

François de Montcorbier, dit Villon, né en 1431 à Paris et disparu en 1463, est le poète français le plus connu de la fin du Moyen Âge.

Écolier de l'Université, maître de la faculté des Arts dès 21 ans, il a d'abord mené une vie joyeuse d'étudiant indiscipliné au Quartier Latin. À 24 ans, il tue un prêtre dans une rixe et s'enfuit de Paris. Amnistié, il doit de nouveau s'exiler un an plus tard après le cambriolage du collège de Navarre. Accueilli à la cour de Charles d'Orléans, le prince-poète, à Blois, il échoue à y faire carrière. Il mène alors une vie errante et misérable sur les routes. Emprisonné à Meung-sur-Loire, libéré à l'avènement de Louis XI, il revient à Paris après six ans d'absence. De nouveau arrêté dans une rixe, il est condamné à être pendu. Après appel, le Parlement casse le jugement et le bannit pour dix ans de la ville. Il a 31 ans. On perd alors totalement sa trace.

Villon connaît une célébrité immédiate. Le *Lais*, un long poème d'écolier, et le *Testament*, son œuvre maîtresse, sont édités dès 1489 – il aurait eu 59 ans. Trente-quatre éditions se succèdent jusqu'au milieu du XVI^e siècle. Très vite prend forme une « légende Villon » constituée selon les époques de différentes images allant du farceur escroc au poète maudit.

Son œuvre n'est pas d'accès facile sans notes et sans explications. Sa langue ne nous est pas toujours accessible. Les allusions au Paris de son époque, son art du double sens et de l'antiphrase rendent souvent son texte difficile, même si l'érudition contemporaine a éclairci beaucoup de ses obscurités.



Image censée représenter François Villon dans la plus ancienne édition de ses œuvres

La princesse Palatine, commère du siècle

Charlotte-Elisabeth de Bavière, princesse palatine, arrive à Versailles à l'âge de 19 ans pour épouser Philippe d'Orléans, frère du roi. A la cour de Louis XIV, elle doit vivre avec un mari efféminé et selon un protocole écrasant. Elle se console en entretenant une correspondance abondante* avec ses proches.

Ecrites dans un style fleuri, ses lettres, émaillées de nombreuses anecdotes, offrent un témoignage saisissant des mœurs de la cour de France.

*Plus de soixante mille lettres.

Lettre scatologique de la princesse Palatine à Sophie de Hanovre

Vous êtes bien heureuse d'aller chier quand vous voulez ; chiez donc tout votre chien de soûl. Nous n'en sommes pas de même ici, où je suis obligée de garder mon étron pour le soir ; il n'y a point de frottoir aux maisons du côté de la forêt. J'ai le malheur d'en habiter une, et par conséquent le chagrin d'aller chier dehors, ce qui me fâche, parce que j'aime chier à mon aise, et je ne chie pas à mon aise quand mon cul ne porte sur rien. Item, tout le monde nous voit chier ; il y passe des hommes, des femmes, des filles, des garçons, des abbés et des Suisses. Vous voyez par-là que nul plaisir sans peine, et que, si on ne chiait point, je serais à Fontainebleau comme le poisson dans l'eau.

Il est très chagrinant que mes plaisirs soient traversés par des étrons. Je voudrais que celui qui a le premier inventé de chier ne pût chier, lui et toute sa race, qu'à coups de bâton ! Comment, mordi ! Qu'il faille qu'on ne puisse vivre sans chier ? Soyez à table avec la meilleure compagnie du monde ; qu'il vous prenne envie de chier, il faut aller chier. Soyez avec une jolie fille ou femme qui vous plaise ; qu'il vous prenne envie de chier, il faut aller chier ou crever. Ah ! maudit chier ! Je ne sache point de plus vilaine chose que de chier. Voyez passer une jolie personne, bien mignonne, bien propre ; vous vous récriez : « Ah ! Que cela serait joli si cela ne chiait pas ! »

Je le pardonne à des crocheteurs, à des soldats aux gardes, à des porteurs de chaise et à des gens de ce calibre-là. Mais les empereurs chient, les impératrices chient, les rois chient, les reines chient, le pape chie, les cardinaux chient, les princes chient, les archevêques et les évêques chient, les généraux d'ordre chient, les curés et les vicaires chient. Avouez donc que le monde est rempli de vilaines gens ! Car enfin, on chie en l'air, on chie sur la terre, on chie dans la mer. Tout l'univers est rempli de chieurs, et les rues de Fontainebleau de merde, principalement de la merde de Suisse, car ils font des étrons gros comme vous, Madame. Si vous croyez baiser une belle petite bouche avec des dents bien blanches, vous baisiez un moulin à merde. Tous les mets les plus délicieux, les biscuits, les pâtés, les tourtes, les farcis, les jambons, les perdrix, les faisans, etc., le tout n'est que pour faire de la merde mâchée, etc.

Le 9 octobre 1694



La princesse Palatine (1652-1722)

« Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais »

Telle pourrait être la devise de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau.

Voltaire

-Bien que Voltaire se révoltât contre l'esclavage, il s'enrichit dans le trafic du bois d'ébène.

Voltaire et la loterie ou comment gagner en trichant

Bien que l'histoire ait fait connaître Voltaire comme étant un grand philosophe du Siècle des lumières, il était autrefois François-Marie Arouet, le plus jeune garçon rebelle et charismatique d'une famille de la classe moyenne française. Cependant, rien ne pouvait laisser penser qu'on pouvait parler de Voltaire et la loterie.

Dans sa jeunesse, Voltaire se battait systématiquement contre les autorités françaises et n'était pas étranger à la controverse. Outre le fait d'avoir été banni de Paris pendant un moment au début de sa carrière, il fut également enfermé dans la tristement célèbre prison de la Bastille pendant 11 mois, profitant de ce temps pour écrire sa première pièce.

Un point tournant dans sa vie, sans lequel ce brillant homme aurait sans doute été oublié par l'histoire, survint peu après son retour d'exil en Angleterre lorsqu'il rencontra le brillant

mathématicien Charles Marie de La Condamine lors d'un dîner organisé par Charles du Fay. Voltaire, à ce moment, connaissait de sérieuses difficultés financières, mais La Condamine lui proposa un plan qui devait les aider tous les deux à se faire une belle somme d'argent via des moyens peu scrupuleux, qui cependant ne violaient techniquement aucune loi.

Au début du dix-huitième siècle, le gouvernement français publia une série d'obligations pour collecter des fonds. Avec le déclin de l'économie française en 1720, il était tenu de réduire le taux d'intérêt sur les obligations d'État, ce qui a considérablement fléchi la valeur marchande desdites obligations. Il en est résulté que le gouvernement français a eu des difficultés considérables pour collecter de l'argent via la nouvelle vente d'obligations.

Le Pelletier-Desforts, qui était commissaire général des finances en France, a eu une « brillante » idée sur comment rehausser la valeur des obligations existantes : encourager la vente de nouvelles obligations et gagner de l'argent pour le gouvernement, en somme un tiercé gagnant.

Son idée était de permettre aux titulaires de titres de créances d'acheter des billets de loterie en fonction de la valeur de leur obligation (avec chaque billet qui coûtait un millième de la valeur de l'obligation). Le gagnant obtiendrait la valeur nominale de son titre de créance, qui était beaucoup plus élevée que ce qu'il pourrait avoir sur le marché, en plus d'un « jackpot » de 500 000 livres ; ce qui pourrait instantanément rendre le gagnant immensément riche pour la vie.

C'est ce qui a rendu possible l'histoire de Voltaire et la loterie.

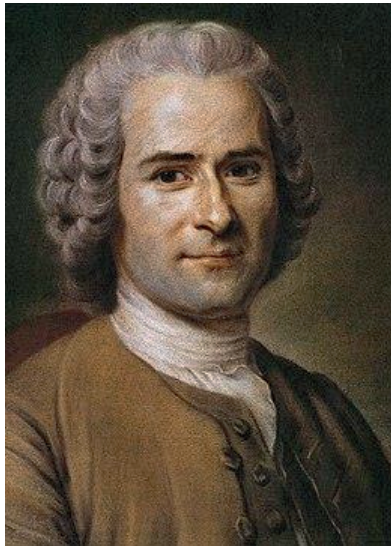


Voltaire (1694-1778)

Rousseau

Bien que Rousseau publiât en 1762 un traité d'éducation (Emile ou l'éducation), portant sur « l'art de bien former les hommes », décrivant l'éducation idéale d'un jeune garçon fictif, Émile, puis abordant, chronologiquement, étape par étape, les questions éducatives qui émergeaient à mesure qu'il grandissait, il confia ses cinq enfants à l'hospice des enfants trouvés.

Rousseau s'opposa à l'éducation des jeunes filles et adopta une position très sexiste si nous la comparons à notre société.



Rousseau (1712-1778)

La vie privée mouvementée de Molière

Un ménage à trois : Molière, Armande et Madeleine ?

Le 23 janvier 1662, Molière âgé de quarante ans, signe un contrat de mariage avec Armande Béjart, « âgée de vingt ans ou environ », qu'il épouse religieusement le 20 février. Dans les deux occasions, la jeune femme est dite fille de Joseph Béjart et Marie Hervé, et sœur de Madeleine Béjart, son aînée de vingt ans ou plus. Toutefois, certains contemporains voient en elle la fille de Madeleine. C'est ce qu'affirmera Nicolas Boileau en 1702, et c'est la thèse que Grimarest défendra trois ans plus tard dans sa *Vie de M. de Molière*, précisant même qu'Armande est une fille que Madeleine a eue avant de connaître le jeune Poquelin, de « Monsieur de Modène, gentilhomme d'Avignon ». De fait, Esprit de Rémond de Modène et la jeune Madeleine Béjart ont eu le 3 juillet 1638 une fille qui, huit jours plus tard à l'église Saint-Eustache, a reçu le prénom de Françoise, et ils seront, en 1665, respectivement parrain et marraine d'Esprit-Madeleine Poquelin, fille de Molière et d'Armande.

Les historiens s'accordent à voir la future « Mademoiselle Molière » (Armande Béjart) dans la jeune « M^{lle} Menou » qui, en 1653, jouait le rôle d'une néréide dans une représentation de l'*Andromède* de Corneille donnée à Lyon par Molière et ses camarades.

L'acte de baptême d'« Armande Grésinde Claire Élisabeth Béjart » aurait pu établir sa véritable filiation, mais il n'a pas été présenté lors de la signature du contrat de mariage, et il n'a jusqu'à présent pas été retrouvé.

L'incertitude née de la grande différence d'âge entre les deux « sœurs » Béjart sera exploitée par les ennemis de Molière, qui, à plusieurs reprises au cours de la décennie suivante, insinueront qu'Armande serait la propre fille de Molière et de son ancienne maîtresse. Ainsi, dans une requête présentée à Louis XIV au plus fort de la « querelle de *L'École des femmes* », le comédien Montfleury, ridiculisé par Molière dans *L'Impromptu de Versailles*, accusera celui-ci « d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois couché avec la mère ».



Molière (1622-1673)

La vérité sur les deux procès du marquis de Sade

Le marquis de Sade fut un écrivain, romancier, philosophe et homme politique (1740-1814) Une notice biographique rédigée par M. Jules Janin avec plus de talent que de vérité, a fait connaître aux gens de bonne compagnie, et même aux femmes, le nom, le caractère et les ouvrages de ce fameux libertin, qui ne pouvait guère prétendre à l'honneur de paraître en public et d'y étaler les souillures inouïes de son imagination, puisque la société, redoutant le contact pestiféré de cet apôtre du crime et de la débauche, l'avait renfermé dans l'oubli d'une prison perpétuelle. Maintenant, grâce au style honnête et brillant de M. Janin, les faits et gestes du marquis de Sade se sont gravés fort décemment dans la mémoire de tout le monde, et l'auteur de ces romans abominables, qu'on n'ose pas nommer, a obtenu la gloire d'Erostrate, une célébrité d'horreur et d'effroi.

Si ses livres n'existaient pas, multipliés sans cesse en secret par une cupidité plus coupable peut-être que la corruption calculée qui les a produits, j'essaierais certainement de défendre le marquis de Sade contre ce qu'il y a d'exagéré, d'aveugle et d'injuste dans une partie des accusations qui le flétrissent ; je parviendrais sans doute à prouver que ce malheureux n'était pas d'abord tel qu'on le représente, un monstre prodigieux de scélératesse, et qu'il ne l'est devenu en vieillissant que pour se venger de la société à laquelle il imputait les malheurs de sa vie ; car il y a deux divisions bien tranchées dans l'existence du marquis de Sade : l'une appartient à l'histoire des mœurs de son temps, l'autre à l'histoire des plus hideuses maladies de l'âme ; celle-ci est la conséquence de la première ; chacune, à différents degrés, offre la satire des préjugés, des règles, des lois de la nature civilisée. C'est la passion qui a commencé la chute morale du marquis de Sade ; ce sont l'orgueil et le désespoir qui ont achevé de le précipiter dans un abîme infect où il eût voulu entraîner ses contemporains, de même que Satan peuplant l'enfer où la main de Dieu l'a plongé.

Mais il y a trop de preuves écrites de l'exécrable doctrine que prêchait au milieu des fous de Charenton le marquis de Sade en cheveux blancs, pour que j'élève la voix contre les fautes trop réelles de l'organisation sociale qui a fait d'un homme spirituel et distingué le plus insensé et le plus dangereux des criminels. Non, en présence de l'effrayante contagion que ces livres empestés répandent journellement parmi la jeunesse, je ne me sens pas le courage d'entreprendre une justification en faveur de l'écrivain qui forma l'absurde projet de pervertir l'espèce humaine, et consacra ses plus nobles facultés à l'exécution de ce qu'il regardait comme des représailles.

J'ai souvent interrogé des personnes respectables, dont quelques-unes vivent encore, plus qu'octogénaires ; je leur ai demandé, avec une indiscrete curiosité d'étranges révélations sur le marquis de Sade, et je n'ai pas été peu étonné que ces personnes, que leur moralité, leur position et leurs honorables antécédents mettent à l'abri de toute espèce de honteux soupçons, n'éprouvassent aucune répugnance à se souvenir de l'auteur de Justine et à en parler comme d'un aimable mauvais sujet. Il est vrai que ces derniers témoins du siècle passé avaient cessé de connaître le marquis de Sade depuis la déplorable scène qui eut lieu à Marseille, en juin 1772, et qui le fit condamner à mort par contumace, le 11 septembre de la même année, arrêt qu'il fit casser six ans après dans un nouveau procès, où il parut

hardiment pour se voir condamner à une simple amende de cinquante francs, au profit de *l'œuvre des prisons* !

Voici comme les biographes ont raconté cette mystérieuse affaire, d'après les *nouvelles à la main*, recueillies dans les *Mémoires de Bachaumont*. Le marquis de Sade, qui avait pris le titre de comte après la mort de son père, n'était pas devenu plus sage depuis le terrible scandale causé, en 1768 par son aventure avec la fille Keller, mutilée dans une débauche, *sous prétexte d'éprouver des topiques* ; les cent louis qu'il avait payés à cette misérable, et les six semaines pendant lesquelles il avait été enfermé au château de Pierre-Encise, à Lyon, semblaient l'encourager à commettre de plus grands crimes et à encourir des châtiments plus exemplaires. Il habitait alors son beau domaine de la Coste, près de Marseille ; il vint en cette ville au mois de juin 1772, et y donna un bal où il avait invité beaucoup de monde. Mais, par un raffinement de perversité incroyable, il avait glissé dans le dessert certaines pastilles de chocolat préparées avec des mouches cantharides. « L'on connaît la vertu de ce médicament, dit le nouvelliste. Elle s'est trouvée telle que tous ceux qui en ont mangé se sont livrés à tous les excès auxquels porte la fureur la plus amoureuse ; le bal a dégénéré en une de ces assemblées licencieuses si renommées parmi les Romains. C'est ainsi que M. de Sade a pu se *faire aimer* de sa belle-sœur, avec laquelle il s'est enfui pour se soustraire au supplice qu'il mérite. Plusieurs personnes sont mortes de ces excès effroyables, et d'autres sont encore très incommodées. » L'opinion publique s'empara du fait revêtu de ces odieuses couleurs, et le parlement d'Aix, en appliquant la peine de mort à l'auteur de cet *empoisonnement* confirma l'exactitude de la version qui circulait dans les salons de Paris et de Versailles. Plus tard, quand l'arrêt du parlement d'Aix fut cassé, et que le comte de Sade eut racheté sa tête par une amende de cinquante francs, son prétendu attentat, si romanesque et si atroce dans le but non moins que dans les circonstances, avait frappé trop vivement les esprits pour que la révélation tardive de la vérité parvînt à effacer les fables qui avaient pris sa place.

Cependant la vérité était d'accord avec la vraisemblance pour détruire la calomnie que le marquis de Sade avait inventée contre lui-même. Je rapporte à ce sujet le récit que je tiens d'un vieillard digne de foi, et je suis seulement surpris que la famille de Sade, plus intéressée que moi à démentir le faux bruit de ce bal donné à Marseille et souillé par un inceste, n'ait pas publié bien haut comment les choses se sont passées.

Le marquis de Sade revint à Paris en 1766, après avoir fait la guerre en Allemagne et gagné sur le champ de bataille le grade de capitaine de cavalerie. Son père, qui lui reprochait plusieurs folies de jeune homme, avait hâte de le marier, dans l'espérance de le forcer par-là à une conduite plus sérieuse. M. de Montreuil, président à la cour des aides, se trouvait lié d'amitié avec le père du marquis, et les deux amis délibérèrent ensemble d'ajouter à leur ancien attachement un nouveau gage de durée en mariant leurs enfants. M. de Montreuil avait deux filles, l'une âgée de vingt ans, l'autre de treize, toutes les deux également jolies et bien élevées, mais bien différentes d'humeur et de beauté. L'aînée était brune de teint, avec les yeux et les cheveux noirs, grande, majestueuse, remplie de talents, et pourtant exclusivement occupée de dévotion, négligente de plaire et dépourvue de toute chaleur de cœur, excepté dans l'exercice des vertus chrétiennes. La cadette, au contraire, qui, malgré son extrême jeunesse, avait déjà l'apparence physique de l'âge de puberté, n'était pas moins

avancée du côté de l'intelligence : le principal caractère de sa figure consistait dans une expression de douceur angélique et de grâce suave que réfléchissaient ses yeux en harmonie avec sa peau blanche et sa blonde chevelure ; mais cette nature fraîche et délicate à l'extérieur devait bientôt se déclarer susceptible des passions les plus fougueuses et les plus fortes : la religion n'était pas un frein capable de l'arrêter.

Le mariage avait été fixé de longue main, lorsque le marquis de Sade fut introduit dans la maison de M. de Montreuil. Par un hasard qui décida de son avenir, il ne vit pas sa future la première fois qu'il alla chez le père de celle-ci : elle était indisposée et ne se montra point ; mais sa jeune sœur la remplaça dans cette soirée, qui laissa des souvenirs si agréables au galant capitaine, qu'il se persuada facilement avoir rencontré la femme qu'il devait épouser. Cette demoiselle chantait d'une manière ravissante, et pinçait de la harpe avec tant de feu, qu'elle prenait un air inspiré dès qu'elle touchait les cordes qui s'animaient et parlaient sous ses doigts. Le marquis de Sade, qui aimait beaucoup la musique, fut enivré de celle qu'il entendait, et ce cœur, que les événements ont convaincu de férocité, se sentit ému à la vue de cette charmante fille, aux accents de sa voix, aux sons de l'instrument qui lui empruntait une âme. Il se retira amoureux le soir même, il revint le lendemain plus amoureux, et se flatta d'avoir fait éprouver ce qu'il éprouvait.

Tant que dura l'indisposition de l'aînée des demoiselles de Montreuil, il fut très assidu auprès de la cadette, qui sans doute ne reçut pas avec indifférence les soins dont elle était l'unique objet. Quand on présenta au marquis la femme qu'on lui destinait, il ne ressentit que de l'aversion pour elle, parce qu'il la regarda dès lors comme un obstacle au bonheur qu'il avait rêvé ; il dédaigna les solides qualités de cette jeune personne, qui les cachait sous une modestie décente, et qui avait pour guide de ses paroles et de ses actions un sentiment parfait de son devoir : elle acceptait donc avec une obéissance résignée l'époux que ses parents lui avaient choisi sans la consulter.

Mais le marquis de Sade n'était point aussi soumis à la volonté paternelle : il énonça la ferme intention de n'obéir qu'à son cœur dans une affaire qui intéressait tout son avenir ; il avoua au comte son père que, s'il consentait à devenir le gendre de M. de Montreuil, il entendait ne pas être contrarié dans ses affections, qui le portaient à demander la main de la fille cadette en refusant celle de l'aînée. Le comte de Sade, qui savait bien par expérience que son fils se sentait peu de penchant pour les habitudes conjugales, crut que c'était une défaite imaginée pour rompre le mariage projeté ; mais le marquis jura qu'il était prêt à épouser celle qu'il aimait. D'abord le comte de Sade, qui voulait seulement contracter une alliance de famille avec M. de Montreuil, ne vit aucun inconvénient à donner au marquis l'une ou l'autre des filles du président. Celui-ci, au contraire, jeta les hauts cris à la proposition que lui fit son ami, et, soutenu par l'entêtement de sa femme, il s'opposa formellement à l'union de sa fille cadette avec le prétendu de l'aînée. Le comte de Sade n'insista pas, en voyant combien était inébranlable la décision prise par M. de Montreuil, et il pensa que, dans une question de mariage, peu importait la répugnance ou l'empressement du mari : en conséquence, il enjoignit à son fils d'accepter la femme qu'on lui offrait.

Le marquis de Sade repoussa de toutes ses forces la contrainte qu'on lui imposait, et répondit à son père qu'il n'aurait jamais d'autre femme que la plus jeune des filles de M. de Montreuil. Le comte, entiché de ses prérogatives de père et des idées de la vieille noblesse,